Document generated on 04/19/2024 10:04 p.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Tu, les autres et toi.

Julien Fortin

Number 99, Fall 2003

Les monstres

URI: https://id.erudit.org/iderudit/14433ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Fortin, J. (2003). Tu, les autres et toi. *Moebius*, (99), 43–50.

© Éditions Triptyque,

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Julien Fortin

Tu, les autres et toi.

La faute en est aussi, je crois, en mon égocentrisme. Mon égocentrisme est en effet tel que je me reconnais instantanément dans tous ceux qui souffrent et j'ai *mal dans toutes leurs plaies.*

Romain Gary

Alors tu te décides à y aller. Tu te laves, te parfumes. Comme tous les jeudis, tu prends le temps de t'habiller: un quart d'heure à hésiter entre une chemise bleu royal et un pull dernier cri.

Tu choisis la chemise.

Avant de partir, tu te mires une dernière fois dans le miroir du vestibule.

Tu fonces tout droit dans le couloir de l'immeuble et te laisses descendre par l'ascenseur.

Il fait froid. Tu regardes la lune, bien pleine et intermittente derrière les nuages. Tu marches dans les rues en te retournant de temps à autre. Personne. Les mains fourrées dans le fond de tes poches, tu continues. Pourtant, tu sais que tu ne t'y rendras pas tout de suite. Il faudra t'arrêter. Dans un bar? Un café?

Chez des amis, comme toujours.

Justement, tu passes devant l'appartement d'un de tes meilleurs, Ben, où ils se réunissent tous.

Le jeudi, la plupart du temps.

Tu montes le long et abrupt escalier et, sans frapper, tu pousses la porte entrouverte. Tu t'accroupis dans le couloir et te déchausses discrètement pour écouter les voix provenant du salon. Pour essayer de te détendre, aussi, car dès que tu as ouvert la porte et entendu les autres

parler, ton cœur s'est mis à battre trop vite et ton naturel a déboulé les marches. Tu déposes tes bottes sur le tapis de l'entrée et, au moment où tu penses te relever, un visage surgit du salon: celui de Ben, l'air dangereusement surpris:

— Toi? ...Hé, les gars, c'est lui!

Tous prononcent ton nom. Tu te redresses. Ben va vers toi, te serre dans ses bras puis disparaît à l'autre bout du couloir. Des gouttes froides jaillissent de tes aisselles, t'agacent la peau. Tu rejoins tes copains en souriant bêtement.

— Ça va?

Trois te sont familiers: Marc et Simon, écrasés sur le divan beige capitonné et qui parlent d'Elvis en te serrant la pince, ainsi que Vincent, assis par terre entre deux inconnues: l'une, les cheveux bruns, les pommettes rouges; l'autre, un peu plus châtain et les dents pointues. Elles rient de l'admiration vouée au chanteur de *Teddy Bear* par ces hurluberlus de vingt-quatre ans. Vincent se relève aussitôt en appuyant ses mains sur deux bouteilles de bière:

— Content de te voir!

Il retrouve son sérieux et dramatise en fronçant ses gros sourcils:

— Au fait, cette histoire... ça va mieux?

— J'sais pas trop.

Il hoche la tête:

— Bien.

Il regarde en direction de ses deux compagnes en s'esclaffant d'un truc que Marc vient de dire à propos de Presley. Il ne t'écoutera pas, tu le sais bien, mais tes jambes qui se crispent et tes bras qui pendent le long de ton corps... tu ne sais plus quoi en faire. Tu continues:

— J'suis juste venu faire un tour avant d'y retour...

Il t'interrompt en tournant la tête à nouveau vers toi.

— Ah oui, j'oubliais! J'te présente...

Tu l'arrêtes à ton tour en tendant la main vers la brunette qu'il pointe par la même occasion:

— Allô. Moi c'est...

Elle ouvre instantanément la bouche:

— J'ai entendu.

Elle rit et t'examine quelque temps, l'air espiègle.

— Marion. Enchantée.

Toujours là, Vincent veille à ce qu'on ne l'oublie pas. Il montre la seconde du doigt:

— Et elle, c'est...

— Sophie!

Elle esquisse un sourire éphémère et t'offre des joues qui rougissent instantanément. Tu l'embrasses:

— Bien!

Puis tu laisses retomber tes bras le long de tes côtes. Vincent et les filles continuent de s'attarder aux singeries des deux autres.

Pour l'instant, pas grand-chose: tu décapsules une bière et promènes ton regard vers l'extrémité du couloir. Celle-là, tu ne l'avais pas remarquée tout de suite. Elle s'adosse au chambranle de l'entrée de la cuisine et te reluque en parlant à Ben, que tu aperçois à l'instant. Tes yeux continuent de rouler vers elle et vos prunelles se croisent pour la première fois. Tu tournes le dos, bois une gorgée de bière, allumes une cigarette. On parle à présent de Shania Twain. Tes paupières battent. Tu fermes alors les yeux et vois des lulus noires, une peau pâle, un nez à peine retroussé, une blouse imprimée bleu pétant. Tu pivotes à nouveau. Encore là. Elle ne te regarde plus. Une autre gorgée, une autre bouffée. Tu marches maintenant vers elle avec ce ballon d'air dans le ventre, ce pressentiment net que bientôt, très bientôt quelque chose ou quelqu'un ira ou t'ira bien. Pour un temps.

Il ne te reste plus que trois foulées avant de l'atteindre. Elle t'examine du coin de l'œil pendant que tu t'approches. Premier pas: tu restes bien droit et regardes le plancher en levant les yeux vers elle. Plus près encore: tu mijotes ta première réplique en bégayant, la bouche fermée. Surtout: éviter les clichés, lui demander son nom comme une simple formalité. Dernière enjambée: tu détournes la tête, frappes l'épaule de l'hôte:

— Hé... Ben!

Puis passes entre eux sans t'arrêter.

Dans la cuisine, une grosse cernée aux cheveux effilochés est assise à la table. C'est à côté d'elle que tu t'immobilises.

— Salut. Je m'appelle…

— Tant mieux.

Elle tapote une masse de poudre avec une carte de débit.

— Hélène, renchérit-elle avant de tracer des lignes sur le boîtier d'un disque, t'es un ami de Ben?

— C'est ça.

Elle te tend un billet de vingt enroulé.

Vous sniffez.

La grosse se lève et va chercher une bière dans le frigo. Elle revient à sa place et boit en te fixant avec ses pupilles dilatées comme deux cents noires. Tu te redresses, te sers une bière et te rassois. Tu ouvres ton paquet de cigarettes et en offres une à Hélène. Qui l'accepte sans gêne.

Vous fumez, puis parlez sans interruption.

Tu lui parles de ton job, de tes études, de la décoration de ton appartement, puis de ce qui compte vraiment:

— Je déteste danser. On dirait que les filles se sauvent en courant quand y me voient bouger. Pourtant, y me semble que j'suis pas si laid. Enfin, j'imagine. Non?

Hélène plisse les sourcils en étouffant un rire bien gras. Tu renifles, fais grincer tes dents. Bientôt, elle finira par te faire croire qu'elle pourrait ne pas te trouver beau. Tu dis:

— J'me demande ce que je ferai plus tard quand j'aurai une bedaine et pas un cheveu sur le crâne… Des fois, j'me fais croire que j'aurai des enfants. Je n'aurai pas à m'en faire, j'leur raconterai toutes les niaiseries que j'ai faites. Parce que j'oserai pas leur dire que j'en faisais pas, des niaiseries.

Tout à coup, tu te rends compte: la fille aux lulus n'est plus dans le cadre de la porte, partie dans le salon, peut-être. Tu entends des rires. Que fais-tu là, seul… avec elle?

— Pis, dans l'fond, des enfants, j'en aurai p't'-être pas. J'tuerai l'temps à essayer de faire des niaiseries à

raconter, pis à quarante ans, j'serai seul à regretter mes belles années. J'dirai à tout le monde: «Quand j'étais jeune, je m'amusais.» C'est sûr. J'aurai passé mon temps à essayer de faire des enfants.

Hélène tète une cigarette en t'observant à travers un essaim de fumée.

Tu penses: «Une fille laide. Qui devrait remercier le Seigneur que je lui aies tenu compagnie au moins une fois dans sa vie.»

Elle recrache la boucane:

— T'es pas comme les autres, toi. Niaiseux, mais pas comme les autres.

Touché. Elle remue les lèvres depuis tantôt, mais c'est la première fois que tu l'entends.

Tu te lèves, l'embrasses sur les joues, puis files vers la sortie.

— Prends soin de toi!

Tous dansent dans le salon. La fille aux lulus tourne sur elle-même pendant que Ben rôde autour en roulant des hanches. Le roi Presley, encore. Tu te décides à y aller une fois pour toutes. Tu te chausses et te précipites dans l'escalier.

Il fait encore plus froid. Tu observes les carrés de trottoir défiler à toute allure, le menton recroquevillé dans ton manteau. 21 h 45 à ta montre. Trop tard. Impossible de t'arrêter une fois de plus. Il faut lever la main:

— Taxi!

L'urgence. Tu fais claquer tes bottes à toute vitesse dans le hall. La salle d'attente est bondée. Une vieille dame tousse, une peau molle vibre dans son cou. Elle essuie son front humide avec la manche de son tricot. À ses côtés, un jeune père appuie la tête d'une petite fille contre son épaule. Elle pleure ou crie sans cesse. Peu importe. Tu fonces entre les murs blancs jusqu'à l'ascenseur, appuies longuement sur la flèche du haut. La porte s'ouvre enfin. Tu entres et enfonces le numéro huit. Tandis qu'elle se referme, deux mains l'écartent d'un coup: un infirmier pousse un lit au milieu de l'élévateur. Tu te colles au mur. Couché sur le dos, un vieux, le visage sillonné, inspire sous un masque transparent. Chaque râle ressemble au dernier. Vous montez et étouffez lentement.

Quatrième étage, l'air se fait rare. De plus en plus rare. «Bon, ça va!» dit le garde-malade au patient qui agite un bras depuis quelque temps. Il retire son masque à oxygène. Les yeux du vieux s'ouvrent, tout petits. Un trou du diamètre d'une balle loge dans le creux de son cou. Il y insère l'extrémité d'un instrument en métal: on dirait une guimbarde. Le malade souffle un air de mort et l'infirmier l'interrompt:

— Oui, oui. Vous dormirez comme un loire. Respirez bien.

Il replace le masque sur la bouche. Huitième étage. Tu contournes le lit, puis sors. Tu avales une grande bouffée d'air et presses le pas vers l'unité coronarienne. Un médecin percute ton épaule en tournant les pages d'un bloc-notes en métal. Tu t'arrêtes devant la porte close, verrouillée. 22 h 06 à ta montre. Trop tard. Ton père repose dans une chambre fermée où tu n'entreras pas ce soir.

Tu restes dans le couloir à vérifier l'horaire des visites. Un roulement de talons progresse dans ton dos, suivi d'une voix chevrotante qui zigzague jusqu'à tes oreilles:

— Ça ne s'améliore pas.

L'haleine de ta mère. Sa chaleur qui court sur ta nuque.

— Vraiment pas.

Le cœur de ton père se fendille. Quand bien même une guerre éclaterait et qu'on se tirerait dans le front pour ménager les cœurs sensibles, on ne lui grefferait rien. Bouché une fois pour toutes.

— Tu viens?

Des gaz grimpent de ton estomac jusqu'à l'œsophage. Tu n'arrives pas à roter. Tu tâtes ta poitrine pendant que ta mère et toi vous laissez descendre par l'ascenseur. Ça y est! Une douleur au bras gauche. Ton pouls s'excite et un poing se serre dans ta cage thoracique. Ça devait arriver: les vieux, ton père, sa crise. Un avant-goût de l'avenir…

Vous sortez et restez debout au milieu de l'entrée principale. Ta mère t'offre une cigarette.

— Non.

Elle fume, puis parle sans arrêt:

— On lui a fait une coro… corona… Voyons, comment y disent ça, donc? On lui a passé une caméra dans

les artères, bon! Le docteur s'fait pas d'idées. Même des pontages, ça servirait pas. J'sais pas si tu le sais... mais un autre infarctus de rien, pis c'est fini!

Elle gratte ses cheveux abîmés par la teinture. Un peu de fard fait rougir ses joues et du rose emplit ses lèvres craquelées. Aussi belle qu'il y a vingt ans.

— C'est sûrement pas parce que j'lui ai pas assez répété, hein? Tu connais ton père? Y mange tout le temps!

Elle gratte une nouvelle fois ses cheveux. Un crissement de papier sablé parcourt tes veines.

— Pis t'as vu la jaquette qu'il avait, hier? Humiliant! J'lui ai amené son pyjama.

Tu lèves les épaules pour que tes oreilles s'enfoncent dans le col de ton manteau:

— Fait vraiment froid!

Elle t'observe du coin de l'œil, prend une dernière bouffée et jette le mégot sur l'asphalte. Elle ne l'écrase pas, l'observe brûler quelque temps et lève les yeux vers toi tandis que la fumée monte encore:

— Tu pouvais vraiment pas arriver avant?

Hier, tu serais probablement parti d'un trait, sans te retourner. Mais aujourd'hui, tu ne trouves rien de mieux que de rester là:

— J'ai pas pu. J'aurais aimé le revoir, moi aussi.

Vous vous couvez du regard. Des gens passent entre vous comme des coups de vent. Tu entends la sirène d'une ambulance, le froid qui siffle, l'intercom qui gémit chaque fois que la porte de l'hôpital s'ouvre, puis ta mère, encore:

— Tu veux rentrer?

Tu l'imagines chez elle, seule, qui s'assoit d'abord devant la télé pour s'effondrer ensuite dans sa moitié de lit. Tu te déculpabilises:

— Tu veux que j'aille dormir chez toi, ce soir?

Elle ment, le temps d'un sourire.

— Ça ira.

Tu pries pour qu'elle réussisse à te convaincre:

— T'es sûre?

Elle fouille dans son sac à main, trouve un foulard qu'elle ajuste à son cou:

— J'suis correcte, j'te dis! T'en fais pas.

— Comme tu veux.

Elle bat des paupières en jouant avec la bandoulière de son sac à main:

— Bien!

Tu baisses les yeux. Le mégot s'est éteint. Vous vous embrassez sur les joues trois fois plutôt que deux.

Vous hélez deux taxis. Avant de monter dans le tien, tu l'observes s'asseoir doucement sur la banquette arrière d'une Chevrolet. Elle t'envoie un signe de la main. Ou plutôt deux doigts à travers la fenêtre de la portière. Tu voudrais bien la suivre, maintenant. Mais voilà que le conducteur du taxi insiste, lassé d'attendre:

— Alors! Où on va?

Tu montes et t'écrases à ton tour.

Il fait chaud. Tu descends la fermeture-éclair de ton manteau et appuies une main sur ton sein gauche. Le poing persiste et des yeux ronds te mirent dans le rétroviseur. Tu déballes les coordonnées de ta destination.

Vous roulez sans rien dire.

Les lumières de la ville glissent à toute vitesse sur le pare-brise. Le chauffeur brûle un feu rouge en accélérant, comme si ses heures étaient comptées. Comme s'il était impératif qu'il rentre chez lui boire un café, regarder la télé, s'envelopper dans une couverture, puis se faire l'amour, peut-être.